

UNE VISITE HONGROISE CHEZ ROUSSEAU A MONTMORENCY

Le comte Joseph TELEKI (1738-1796), membre d'une des plus illustres familles de l'aristocratie calviniste de Hongrie, ou, plus exactement, de Transylvanie, alla en 1759, avec la permission de la reine Marie-Thérèse, continuer ses études à l'Université de Bâle, qu'illustraient alors les deux frères Bernoulli : Daniel, professeur de sciences physiques et Jean, professeur de mathématiques et d'éloquence. Il suivit les cours de l'un et de l'autre, mais de préférence ceux de Daniel. Le jeune comte resta à Bâle jusqu'en automne 1760 ; de là il va visiter les universités de Hollande, fait un séjour à Paris, et rentre dans son pays en 1761.

Le comte Teleki fut un hôte assidu des réunions amicales et savantes organisées par les frères Bernoulli ; il y présenta des travaux qu'il réunit plus tard en un volume imprimé dans les Pays-Bas, qui porte le titre suivant : *Essai sur la faiblesse des Esprits-Forts* par J.[oseph] T.[eleki] de Sz.[ék] C.[omte] d.[u] S.[aint] E.[mpire] R.[omain]¹. C'est un petit ouvrage apologetique qui vise à démontrer, à l'aide d'arguments empruntés à l'arsenal des dogmes de l'*Helvétique Confession*, la possibilité matérielle et morale des mystères de la Trinité, des miracles, etc., et, pour finir, la supériorité des chrétiens sur les mécréants. Ce fut Daniel Bernoulli qui poussa son élève à publier cet opuscule, dont l'élève dédie l'édition d'Amsterdam à son ancien maître. Teleki imprime dans cette édition, en guise de préface, une lettre élogieuse de Bernoulli : « S'il est bien déplorable que la cause de Dieu ait besoin de défenseurs, il vous est bien glorieux d'avoir si bien.

1. Leyde, Jean Luzac, 1760, pet. in-8°, (10), 102 p. — Autres éditions : Amsterdam, M. M. Rey, 1762, XVI, 128 p. ; Augsbourg, 1762, XX, 123 p. [Bibliothèque du Musée National Hongrois : Ph. Sp. 1144. W.]. Sur Teleki cf. : *Lebensbeschreibung des Reichsgrafen J. T. v. Sz. von seinem Sohne*. Siebenbürgische Quartalschrift, t. 7. [1801], pp. 110-146 ; I. Kont : *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie*, Paris, 1902, pp. 134-8.

défendu cette cause. Vos argumens sont concluans, sublimes et spirituels » (p. v).

Rentré dans son pays, il garde un profond amour pour la langue et les lettres françaises. Il rédige volontiers sa correspondance en français, même lorsqu'il écrit à ses compatriotes. Il correspondait par exemple sur des sujets littéraires, voire sur des questions de langue et de versification hongroises, en français avec Joseph PÉRZELI, pasteur réformé et littérateur de mérite, qui fut de 1779 à 1781 étudiant à l'Université de Genève ¹. Teleki était homme d'esprit, et, pour s'amuser — souvent un peu cruellement — de ses contemporains, il composa un « catalogue » à l'imitation des catalogues des bibliothèques imaginaires dont Rabelais inaugura la mode (*Pantagruel*, livre II, chap. VII). « Catalogue des livres curieux & interessans Nouvellement parus qu'on trouve Chez Hisope Mocet Lieket Libraire arrivé pour le dernier jour du Carnaval de Pest, 1770. Le tout à un prix raisonnable ². » Tel est le titre de la plaquette dont M. André LEVAL nous a donné une fidèle réédition avec une savante préface ³. Voici en guise d'exemple un titre qui vise l'éducation de son temps :

« Essai sur l'Education des Enfans : ou instructions sur le Manège, la Danse, l'Escrime, le jeu de Cartes, la maniere de presenter, & en un mot sur toutes les belles qualités pour former une Personne de condition. A Paris, 1770, 8vo. »

Ou un autre :

« Instruction d'une Mere à sa fille, ou agreables medisances pour chaque jour de l'année, & sur toutes sortes de sujets. Ouvrage très-utile aux jeunes Dames, qui vont entrer dans le beau Monde. Imprimé en Papier rouge avec des Charecteres noirs. A Paris, deux petits Volumes in-folio. 1770. On peut trouver des Exemplaires dans toutes les villes de l'Europe & même en plusieurs endroits de la Campagne ⁴. »

Outre la prose française, ce comte hongrois s'essaya également dans la poésie en cette langue. Il adressa par exemple des vers

1. Voir une partie de sa correspondance française avec Pézelzi : *Irodalomtörténeti Közlönyek*, t. 25 [1915], pp. 221-8.

2. In-8°, huit feuilles sans pagination. [Budapest, Bibl. Raday : Hist. lit. 384].

3. Un opuscule français oublié du comte Joseph Teleki. *Könyvtari Szemle* (Budapest), T. 1917, pp. 1-9. — Hisope = Joseph, Mocet = Comte, Lieket = Teleki.

4. En faisant allusion aux livres à la mode : Marquise de LAMBERT, *Avis d'une mère à son fils et à sa fille* (1728) ; M^{me} LE GUERCHOIS, *Avis d'une mère à son fils* (2 vol., 1743) ; Marquis d'HALIFAX, *Avis d'un père à sa fille* (1757).

français à l'empereur Joseph, fils de Marie Thérèse, à l'occasion de l'édiction de son ordonnance sur la tolérance des religions dans son pays ¹.

Durant son séjour à Paris, il fit connaissance de Jean DUVOISIN, chapelain de l'Ambassade de Hollande à Paris ², et ils résolurent de rendre visite à Rousseau. Le journal inédit du comte Joseph Teleki nous transmet les détails de cette visite. Le journal est conservé aux Archives de l'Académie hongroise des Sciences à Budapest (*Napló*, 4^e, n° 15). Le conservateur de ces archives, M. Gédéon Mészöly, professeur à l'Université de Szeged, a publié le passage de ce journal dans un almanach littéraire aussi savant, que fin et amusant ³, qui ne contient que de l'inédit du XVIII^e siècle hongrois. J'ai pensé qu'il ne serait pas sans quelque intérêt de rendre accessible à l'histoire littéraire ces quelques pages détachées du journal hongrois de Teleki en les traduisant en français. Je cède la parole au comte Joseph TELEKI DE SZÉK, tout en remerciant M. Alexis François, professeur à l'Université de Genève, savant rousseauiste, d'avoir bien voulu me fournir quelques éclaircissements ⁴ :

« A. 1761. d. 6ta Martii ⁵. »

Je fus avec M. DUVOISIN chez M. ROUSSEAU à Montmorency, qui est situé à peu près à trois lieues de Paris. C'est là que M. Rousseau s'est retiré il y a sept ans et, comme il le dit lui-même, depuis ce temps-là il n'est plus retourné à Paris ; il est allé une fois jusqu'aux *Boulevards*, et même il aurait été dans une maison qui touche Paris : mais il y serait entré du côté des Boulevards, et ainsi on ne peut pas dire qu'il a mis le pied dans une rue de la ville.

Ni M. Duvoisin ni moi nous ne connaissions M. Rousseau, mais M. Duvoisin lui avait écrit à deux reprises au sujet de notre visite. La première fois M. Rousseau s'excusa disant qu'il était très occupé, la seconde fois M. Duvoisin nous ayant annoncés d'avance, il nous attendit de bon cœur. M. Duvoisin avait écrit, cette seconde fois, que nous nous rendrions chez lui le jeudi, c'est-à-dire hier. En effet, hier matin M. Rousseau vint à pied à notre rencontre jusqu'à Saint-Denis, à une lieue et demie de distance de Montmorency ; mais nous ne pûmes pas

1. D'après Kazinczy, *Felsőmagyarországi Minerva*, 1829, p. 753.

2. D'après Rousseau (*Confessions*) : « ministre du Pays de Vaud », mais — ainsi que M. A. François l'a démontré dans ses notes à la Correspondance Coincet-Rousseau (*Annales de la Société J.-J. Rousseau*, t. XIV [1922], p. 56), — il est bien hollandais, originaire de Bois-le-Duc.

3. *Régi módi Kalendárium... az 1922dik Közönséges Esztendőre melyet... egybe-szerkesztett öregbik BOGARDI Gedeon. Budapest. Ró'savölgyi Uramék Bóltyaibann... Pet. in-8°, 80 pp.* — L'extrait du journal de Teleki se trouve aux pages 47-52 de cet almanach.

4. Les mots en italiques figurent ici tels quels sont dans le manuscrit hongrois du Comte.

5. C'était un vendredi.

nous y rendre hier à cause d'occupations officielles que M. Duvoisin ne pouvait remettre. Ainsi cet excellent homme dut retourner seul, ce que nous avons regretté bien vivement.

A notre arrivée, nous descendîmes *Au Cheval blanc* ; de là nous nous rendîmes chez M. Rousseau. Nous nous trompâmes tout d'abord, étant partis sur les indications de mon valet ; auparavant, en effet, M. Rousseau avait habité un endroit appelé *l'Hermitage* (si c'en était un en effet ou non, je ne saurais le dire), et il pensa qu'il y habitait toujours ; en sortant de la localité, nous prîmes cette direction jusqu'à ce qu'une femme, dissipant notre erreur, nous eût fait rétrograder vers la petite ville. Nous nous rendîmes alors directement chez M. Rousseau. M. Rousseau, s'étant acquis une grande renommée par sa remarquable intelligence et par son génie, je ne crois pas superflu de donner un récit un peu détaillé de notre visite. On peut tirer des conclusions sur le caractère de tels hommes des menus détails de leur vie privée.

En entrant chez lui nous l'avons trouvé vêtu d'une mauvaise robe de chambre, pleine de taches ; si nous n'avions pas su que c'était Rousseau, nous l'aurions pris pour un cordonnier malpropre, surtout dans la pièce privée de toute élégance où il mange et où l'on fait aussi la cuisine. C'est une pièce exiguë qui lui sert en même temps de cuisine, c'est là qu'il prend habituellement ses repas ; à l'étage il y a une autre pièce, elle est plus jolie, on peut même dire qu'elle est vraiment jolie. Il m'a reçu de très bon cœur et m'a conduit vers le *Donjon*, qui est séparé de sa demeure par un petit jardin. Les Français appellent « donjon » les petits bâtiments qui se trouvent sur une éminence. Dans ce donjon il y a de jolies choses, mais très simplement présentées. J'ai vu notamment un portrait imprimé (ou « gravé ») du roi de Prusse ; au bas du cadre était collé un papier avec deux vers français très violents contre le roi de Prusse, mais je ne les ai pas retenus¹. Là nous nous mîmes à causer ; il me parla d'abord de mon livre que M. Duvoisin lui avait envoyé peu de temps auparavant, et il le loua bien au-delà de son mérite. Nous nous mîmes ensuite à table, dans la pièce dont il a été question tout à l'heure ; je n'ai pas mangé beaucoup, mais très bien : il y avait une soupe, de la viande de vache et du *lapin* en sauce. En outre un pâté, entamé depuis longtemps, de bon fromage, du beurre, du raisin mûr, en un mot un excellent diner, mais tout à fait ordinaire et sans aucune espèce de cérémonie ; il ne m'en a pas moins plu, surtout parce qu'il était tout à fait ordinaire. Une fille, ou une femme, mangea également avec nous² ; c'est, comme je le vis, la servante, la ménagère, la cuisinière, etc., de M. Rousseau. Elle n'est pas belle et, à ce point de vue, elle ne peut prêter soupçon à personne.

Après le diner nous envoyâmes notre voiture jusqu'au village de *Bare* (?), qu'il nous fallait traverser pour aller à Paris. Elle devait nous-

1. On connaît cette épigramme :

Il pense en philosophe et se conduit en roi,
La gloire, l'intérêt, voilà son Dieu, sa loi.

Cf. L. Raczyński, *EPHK.* t. 47, [1923], p. 121.

2. Thérèse Levasseur, bien entendu.

y attendre, pendant que nous-mêmes, avec M. Rousseau, nous nous mettrions en route pour une promenade à pied, afin de mieux voir le paysage. Ce Montmorency étant situé sur une montagne, la maison que M. Rousseau habite jouit d'une très belle vue, comme aussi la plus grande partie des environs. Notre promenade nous ramena à Montmorency ; nous y visitâmes l'église où se trouve un très beau monument de la maison de Montmorency, soutenu par des colonnes de marbre d'une rare beauté. A côté de cette église est situé le couvent des *Peres de l'Oratoire*. Puis il nous montra le Château et le jardin du *Maréchal de Luxembourg*. Le Château est beau, mais plus encore le jardin, qui est dessiné avec un goût parfait ; il n'y a ni statue ni ornements resplendissants, mais il serait difficile de trouver ailleurs un arrangement pareil à celui de ce jardin ni une vue comparable. Chose bien rare, — et qui a coûté force argent, — la *terrace* du jardin et la partie de la montagne sur laquelle le palais est bâti ont été élevées de main d'homme ; à les voir on est ébahi. Il y a dans le jardin un pavillon dont une partie est habitée quelquefois par Rousseau, lorsque le *Maréchal de Luxembourg* est là. M. Rousseau aime beaucoup celui-ci et il l'estime, bien qu'en général il ne soit pas ami des grands seigneurs. C'est un nommé Croisaz qui a fait faire ce jardin et qui l'a possédé auparavant. Pour le distinguer de son homonyme plus riche, on l'a appelé *Croisaz le pauvre*, bien que ce jardin montre combien il est riche lui aussi. Dans la pièce occupée par M. Rousseau dans le pavillon du jardin qui appartient au Maréchal de Luxembourg, il y a quelques flèches indiennes ; quelquefois il s'amuse à tirer avec.

Après avoir contemplé le Palais à l'extérieur, nous sortîmes du jardin et M. Rousseau nous accompagna jusqu'à *Bar*, où la voiture nous attendait. Nous nous étions promenés durant trois heures à peu près. En nous séparant nous échangeâmes un baiser ; il me parut qu'il m'aimait.

M. Rousseau est un homme âgé de quarante-cinq ans, petit plutôt que grand quant à la stature, mince aussi, un peu courbé, parlant vite et vivement ; doué d'une intelligence extraordinaire, il a beaucoup de ce que les Français appellent « de l'esprit ». Son jugement est sûr, sa pensée pénétrante et il l'exprime aisément. Je ne crois pas qu'à l'heure actuelle, il y ait quelqu'un qui sache écrire d'une façon plus substantielle. Sa conversation ne languit pas, il parle beaucoup, cette fois-là du moins il fut assez loquace ; et cependant on ne peut pas le considérer comme un homme de bonne humeur. Dans son maintien et dans ses sentences il est bizarre, mais, ainsi que j'ai cru m'en apercevoir, il cherche à paraître encore plus bizarre qu'il ne l'est réellement. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles il s'est retiré de la société des hommes. Il dit qu'il ne dort jamais plus d'un quart d'heure de suite depuis quinze ans, et ne dort pas plus d'une heure en tout par nuit¹ ;

1. M. L. Racz remarque (EPhK, t. 47. [1923], p. 121) qu'il ne faut pas prendre cette affirmation de Rousseau à la lettre. Il cite une semblable allégation de Rousseau qui trouva son démenti immédiatement (H. Buffenoir, *Le prestige de J.-J. Rousseau*, p. 300).

et comme il ne dort pas dans la journée, il ne peut pas se rattraper. Si cela est vrai — et il ne dit rien qui ne soit vrai — je m'étonne qu'il soit encore en vie ; et non seulement qu'il vive, mais que ses yeux soient purs et blancs. Je soupçonne que, dans son habillement et dans d'autres choses aussi, il cherche la bizarrerie. Sans doute à cause de ses doigts de pied noueux, ou pour toute autre raison, un trou est pratiqué, en forme d'étoile, au milieu de l'extrémité de ses pantoufles. Les semelles de ses pantoufles sont de bois ; autant, nous disait-il, afin de pouvoir marcher sur quelque chose de sec, que pour que ses pantoufles durent plus longtemps. On ne peut attribuer sa pauvreté et sa manière de vivre qu'à son propre goût parce que — bien qu'il soit réellement pauvre et sans argent, — il ne tiendrait qu'à lui d'avoir plus d'argent. Mais il refuse, à ce qu'on dit, de profiter de la bienveillance de personne. Actuellement il vit presque entièrement de sa musique, car cet homme savant est un grand musicien et un compositeur ; il compose à la demande des personnes et accepte pour son travail le prix habituel, mais jamais davantage. Naguère, dit-on, le prince de Conti envoya environ 50 louis d'or à M. Rousseau pour une de ses compositions : Rousseau n'en prit que deux et renvoya le reste.

Je fus de retour de cette expédition à mon logement de Paris à huit heures du soir.

* * *

Rousseau dut certainement faire plus que de complimenter Teleki sur son livre, comme le récit ci-dessus le raconte ; il dut lui promettre de s'efforcer d'en faire une nouvelle édition. Mais il semble avoir vite oublié sa promesse. En date du 17 février 1777 Teleki écrit à Duvoisin pour le prier de rappeler à Rousseau sa promesse, car il désirerait publier une édition augmentée de son ouvrage, la *Foiblesse des Esprits-Forts*. Duvoisin lui répond le 17 mars de la même année, et lui donne le conseil de s'adresser directement à Rousseau. Mais le comte ne le fit que le 26 février de l'année suivante. Il rappelle à cette occasion sa visite à Montmorency : « ... A peine fûmes-nous descendus chez vous, que vous avez, après les premiers compliments de cérémonie, commencé vous-même à parler de mon ouvrage et à en parler d'une façon qui me fit trop d'honneur. En effet vous lui avez prodigué des éloges... Vous fîtes plus ; vous promîtes que vous tâcheriez de faire une édition de cette brochure et d'y donner une nouvelle forme aux arguments, où il entre trop de métaphysique, afin de la mettre plus à la portée des « Damoiseaux de Paris », comme vous les aviez nommés ¹. » Il prie donc Rousseau de préparer cette édition

1. M. Louis Raczy : *Graf Joseph Teleki und Rousseau*, Ungarische Rundschau, t. 1913, pp. 708-716, — et (en hongrois) Akadémiai Értesítő, t. 1913, 109-116, Budapesti Szemle, année 1912, t. 151, pp. 340-43.

qu'il avait promis de faire ou bien de lui communiquer ses principales objections contre la religion chrétienne pour qu'il puisse y répondre et défendre la foi chrétienne, sur les points où Rousseau la croit la plus attaquable. Hélas ! la maladie de Rousseau l'empêcha de donner suite à la prière de Teleki, d'ailleurs Teleki renonça à la publication de la nouvelle édition qu'il avait projetée. Il ne nous a donc pas été donné de posséder l'ouvrage d'un calviniste hongrois remanié par Rousseau, ni d'assister à leur duel spirituel.

Une remarque pour finir. M. Eugène RITTER, en parlant des articles de M. Louis RACZ, où cet éminent rousseauiste hongrois étudie les relations de Teleki et de Rousseau, dit, avec un scepticisme excessif et peu motivé, qu'il n'est pas en mesure de contrôler les « assertions surprenantes » de Teleki et que « cela serait peut-être trop de sévérité que de les traiter de balivernes¹ ».

Si « surprenantes » qu'elles soient pour M. Eugène Ritter, ces assertions se trouvent au moins partiellement confirmées par le passage du journal intime que nous donnons ici. Il reste encore une seule question à élucider : pourquoi Teleki n'a-t-il pas noté dans son journal la promesse de Rousseau, si flatteuse pour le jeune homme ? Était-il si profondément ému et troublé de cette rencontre que, dans les premiers moments, il ait oublié certains détails dans la hâte de la rédaction faite sans doute immédiatement après son retour à Paris ? Ou l'importance de la promesse de Rousseau ne lui devint-elle claire qu'au moment où il conçut l'idée de la publication d'une nouvelle édition ? Et ce ne serait que plus tard, au moment où il s'occupait de la réédition de son livre, qu'il se rappela la promesse que Rousseau lui avait faite peut-être surtout en manière d'éloge et qu'il avait aussitôt oubliée ? Mais les détails de la lettre de Teleki du 26 février 1778 à Rousseau, et, plus encore, l'empressement de Duvoisin à conseiller à Teleki de s'adresser directement à Rousseau, témoignent de la véracité des dires du comte hongrois.

Peut-être la publication intégrale du journal de Teleki nous permettra-t-elle de trancher cette question.

ZOLTAN BARANYAI.

(Genève)

1. *Annales de la Société de J.-J. Rousseau*. Genève. T. 10 [1914-15], pp. 235-6.